



Vera Korène dans « La brigade sauvage »

LA BRIGADE SAUVAGE

L'aventure commence au Vladicaucase en juillet 1914 et se poursuit à Paris de nos jours.

Kalatcheff, colonel de cosaques, apprend que sa jeune femme tendrement aimée et mère de leur petite fille, a été assassinée chez un officier de son régiment, le lieutenant Mirsky. Il le provoque au duel, mais l'ordre de la mobilisation empêche la rencontre d'avoir lieu. Le colonel ne la considère pas annulée, mais simplement remise à la fin des hostilités. En attendant, le lieutenant gardera sa place dans son régiment, comme si rien ne s'était passé.

Vingt-cinq ans plus tard, réfugié à Paris avec sa fille, calacheff dans un cabaret. Kalatcheff recherche toujours Mirsky. Or, Mirsky, sous un faux nom, devenu chanteur et animateur d'une troupe de musiciens russes, rencontre M^{lle} Kalatcheff et veut l'épouser. Une retransmission par T.S.F. met le colonel sur la trace de Mirski. Il a reconnu la voix qui, jadis, faisait se pâmer les dames. Quelques minutes plus tard, arrivant dans la loge de l'ex-lieutenant et n'acceptant pas son attitude qu'il croit être une dérobade, il le blesse d'un coup de revolver.

Mirsky, guéri, fera la preuve de son innocence. Il recevra des mains d'un Russe soviétique un paquet de lettres écrites jadis avant son mariage par celle qui n'était pas encore la femme du colonel Kalatcheff, au grand-duc Paul, qui avait failli devenir son fiancé. L'ayant rencontrée à un bal, le grand-duc ne s'était plus senti le droit de conserver ces missives de jeune fille romanesque et lui avait demandé de venir les reprendre chez son ami. C'est là qu'une visiteuse exaltée, se méprenant sur la présence de la colonelle, accomplit son geste meurtrier. Vu les événements et jugeant que le nom d'un Romanoff ne devait pas être effacé par le moindre scandale, Mirsky se substitua au grand-duc, mort depuis.

libéré du doute, reconnaissant en Mirsky l'étoffe d'un homme d'honneur, Kalatcheff sera heureux de lui donner sa fille.

Le départ de cette production est excellent. Galopades de cosaques, intérieurs grandioses, réception brillante, autant d'ambiances superbement traitées par Marcel L'Herbier. La période de l'avant-guerre, éclatante, mondaine, l'importance extrême donnée à des faits que l'évolution moderne a allégés de leur mystère, la précision des toilettes féminines concourent à une première partie fort bien réussie. Que de fronts graves, de battements de cils, de regards troublés, de phrases solennelles pour remettre à une jeune femme la littérature enfiévrée et un peu sottée de la jeune fille qu'elle fut !

L'anecdote rapportée par Marcel L'Herbier tient à la fois d'un roman de Marcel Prévost, d'une œuvre policière et d'une séduisante rétrospective.

Les scènes sont bien jouées, mais l'exposé comporte, à chaque instant, des rappels visuels qui tiennent lieu de récit parlé, à coup sûr plus cinéma, mais dont le montage est un peu heurté.

L'interprétation, bonne dans l'ensemble, a comme vedette féminine Vera Korène. On regrette de la voir si peu. Troubetskoy a de la race, de l'aisance et une parfaite distinction en lieutenant Mirsky. Lisette Lanvin nous semble sensible et vibrante, Charles Vanel est émouvant et sobre. Jean Galland transforme un personnage épisodique en figure de premier plan. En effet, l'intervention du dignitaire soviétique, jadis policier, auprès de Mirsky ruiné et déchu, est un petit chef-d'œuvre.



Charles Vanel et Troubetskoy dans « La brigade sauvage »

L'EMPREINTE DU DIEU

SERA LE PROCHAIN FILM DE LÉONIDE MOGUY

Tout le monde a encore présent à la mémoire le succès éclatant du roman de Maxence Van der Meersch, *L'Empreinte du Dieu*, qui reçut le Prix Goncourt en 1933. C'est un scénario écrit d'après cette œuvre puissante que Léonide Moguy va réaliser son prochain film.

L'Empreinte du Dieu comportera de nombreux extérieurs dans les Flandres belges et françaises, ce qui ne saurait étonner personne, puisque Van der Meersch, né à Roubaix, connaît à fond la Belgique et a su décrire magnifiquement le caractère si particulier de ces régions.

L'action se déroulera donc des deux côtés de la frontière, ainsi qu'à Bruxelles, à Anvers et dans une petite île du littoral hollandais. Belle occasion pour Léonide Moguy de composer des images fortes qui rendront la sévère beauté des plaines flamandes où le vent siffle dans les ailes des vieux moulins et qui opposeront au calme majestueux des canaux de Bruges-la-Morte, la grouillante activité du grand port d'Anvers.

L'AVIATEUR LINDBERGH

DEVIENDRA-T-IL AGENT DE PLUSIEURS FIRMES DE CINÉMA AMÉRICAINES ?

L'aviateur Lindbergh deviendra-t-il agent de plusieurs firmes de cinéma américaines ? C'est du moins le bruit qui circule actuellement dans les milieux cinématographiques d'outre-Atlantique. On laisse entendre, en particulier, que plusieurs des plus importantes firmes cinématographiques auraient décidé d'unir leurs efforts pour « persuader » Lindbergh, aussitôt après son retour à New-York, de s'entretenir afin de leur obtenir de meilleures relations avec les Etats totalitaires qui ont tendance à boycotter les productions américaines. Les directeurs de ces grandes firmes d'Hollywood, comptent aussi sur les relations qu'a nouées le célèbre aviateur, dans ses nombreuses visites à l'étranger, avec les plus hautes personnalités du monde des affaires, pour leur faciliter l'accès des marchés cinématographiques du monde entier.

Il apparaît, en outre, que le salaire annuel garanti à Lindbergh par les producteurs américains serait basé sur un minimum fixe de 100.000 dollars, soit environ, au cours du change, 3 millions 775.000 francs.

La grande inconnue

Jean d'Esme, qui nous a donné *Sentinelles du désert*, cet admirable documentaire sur les compagnies méharistes et la manière dont est faite, en Mauritanie, la police du désert, s'est attaché à nous présenter le vrai visage de la Légion étrangère que le roman et le cinéma risquaient d'avoir totalement transformé dans nos esprits.

Si pour beaucoup, le qualificatif de « documentaire » est attirant par ses promesses de réalités, il peut refroidir ceux que le désir d'apprendre rebute et qui trouvent en cette perspective, même quand elle est confiée à un art chatoyant, une certaine sécheresse. Cette façon de juger est regrettable, mais elle est, je dirai, tout simplement ou après avoir lu et vu toutes les sortites empruntées à cette phalange d'élite de notre armée, il faut se rendre à l'appel de la *Grande Inconnue*. Le drame, la poésie, l'amour du pays, la ténacité, le souvenir, y sont encois à la même échelle.

Les légionnaires issus de plus de cinquante nations et rassemblés au service d'un même drapeau sont instruits à Sidi-bel-Abbès. Mais leur véritable port d'attache est Foug-el-Hassan, une oasis dans les sables. Après l'histoire de la Légion, fondée en 1830 par Louis-Philippe, après avoir feuilleté son livre d'as, visité son musée, évoqué par des noms de batailles son glorieux passé, nous suivons la vie quotidienne où en dehors de l'entraînement militaire, les hommes travaillent selon leurs spécialités. Les camions pourraient être entièrement construits sur place, les jardiniers assurent pour toute l'année une récolte de légumes frais, les maçons agrandissent les locaux, fabriquent avec de la terre, de l'eau et des moules, des pâtes paraliptipédiques qui, une fois séchées au soleil, sont cimentées par la même terre. Les murs sont crépis, après extraction de la matière première d'une carrière voisine qui fournit une sorte de craie blutée. Un journal est édité « intra muros ». Le dimanche soir, on va au cinéma et le jour de Noël on fait assaut d'astuces pour bien célébrer la fête annuelle terminée par une représentation théâtrale où les girs chassent du quarante trouper.

En colonne, la Légion n'est pas seulement militaire, elle est bâtisseuse. Si le film nous apporte à la fin un schéma d'opérations guerrières, il s'attache à nous montrer l'effort énorme accompli sous un soleil de plomb, pour tracer des routes, percer des tunnels, jeter des ponts. Son but, son esprit demeurent uniques au monde.

En marche, le refrain aux levées, s'instruisant, travaillant, conquérant héroïques d'un empire colonial, qu'une fois donné à la France, ils fruitifient, ces hommes et leurs chefs ont une mâle grandeur.

La légende en a fait des m'as-tu-tu, des princes déchus, d'anciens criminels, alors qu'ils sont pour la majorité des ouvriers et des paysans.

Au point de vue artistique, *La Grande Inconnue* manque de ce souffle mystique qui anime *Sentinelles de l'empire*, mais pour évoquer la véritable Légion, on n'a encore rien trouvé de mieux que cet objectif simplement dirigé sur sa vie de tous les jours.

La finale est cependant animée d'un souffle patriotique qui ne manque pas de grandeur.

En poussant la porte du studio, une odeur d'encens prend à la gorge. Nous verrons donc une scène de brouillard, car la combustion de cette résine aromatique est requise chaque fois qu'il doit régner une atmosphère épaisse...

Deux chemins pour atteindre au plateau : l'un, très bref, qui n'exécute pas la hauteur de l'échelle aménagée pour les messieurs et qui aboutit juste derrière la caméra et ses servantes dirigés par Julien Duvivier. L'autre, prodigue en méandres et détours, mais moins acrobatique, n'est praticable que lorsque la lampe rouge est éteinte, car elle s'ouvre en plein dans « le champ » d'un vaste cabaret où, sur trois étages, boivent et attendent — quoi ? on ne sait, — les spécimens les plus disparates de mendiants, de clochards, de pauvres héros des deux sexes.

C'est dans un cas comme celui-là que l'on trouve à l'encens un double bienfait. Duvivier et ses assistants n'ont compté que sur les qualités visuelles de sa lourde fumée qui encrasse bien la salle — à l'image du moins, — mais nous qui ne faisons pas partie de la figuration et qui avons le moyen de procéder chaque jour à nos ablutions, bénéficions des propriétés olfactives à coup sûr précieuses. Inutile d'observer pendant bien longtemps pour s'apercevoir que ces consommateurs de gros rouge et de genièvre, ont été recrutés dans le milieu de la cloche. L'appareil est brisé sur Pierre Fresnay qui, au comptoir, a une courte scène de force. Autant il mit de race et de distinction dans *Trois valses*, autant il fait mauvais garçon de la place où je l'aperçois de dos, nerveux et fuyant.

Près de moi, une saluiste aux yeux clairs attend son tour d'intervenir. C'est Micheline Francey, la jeune première de la production qui a remporté l'emploi sur une compétition de vingt essais. Choisis par Duvivier, elle joue sa chance, mais ne se laisse pas endormir par des rêves de gloire :

— Je travaille pour entrer au Conservatoire. Mes professeurs sont Ledoux et Pierre Dux, de la Comédie-Française. Par une réussite au théâtre et au cinéma, j'aimerais pouvoir leur prouver le plaisir et l'avantage que je retire de leurs leçons.

— Comme nous passons dans une salle

Julien Duvivier tourne

LA CHARETTE FANTÔME

En poussant la porte du studio, une odeur d'encens prend à la gorge. Nous verrons donc une scène de brouillard, car la combustion de cette résine aromatique est requise chaque fois qu'il doit régner une atmosphère épaisse...

Deux chemins pour atteindre au plateau : l'un, très bref, qui n'exécute pas la hauteur de l'échelle aménagée pour les messieurs et qui aboutit juste derrière la caméra et ses servantes dirigés par Julien Duvivier. L'autre, prodigue en méandres et détours, mais moins acrobatique, n'est praticable que lorsque la lampe rouge est éteinte, car elle s'ouvre en plein dans « le champ » d'un vaste cabaret où, sur trois étages, boivent et attendent — quoi ? on ne sait, — les spécimens les plus disparates de mendiants, de clochards, de pauvres héros des deux sexes.

C'est dans un cas comme celui-là que l'on trouve à l'encens un double bienfait. Duvivier et ses assistants n'ont compté que sur les qualités visuelles de sa lourde fumée qui encrasse bien la salle — à l'image du moins, — mais nous qui ne faisons pas partie de la figuration et qui avons le moyen de procéder chaque jour à nos ablutions, bénéficions des propriétés olfactives à coup sûr précieuses. Inutile d'observer pendant bien longtemps pour s'apercevoir que ces consommateurs de gros rouge et de genièvre, ont été recrutés dans le milieu de la cloche. L'appareil est brisé sur Pierre Fresnay qui, au comptoir, a une courte scène de force. Autant il mit de race et de distinction dans *Trois valses*, autant il fait mauvais garçon de la place où je l'aperçois de dos, nerveux et fuyant.

Près de moi, une saluiste aux yeux clairs attend son tour d'intervenir. C'est Micheline Francey, la jeune première de la production qui a remporté l'emploi sur une compétition de vingt essais. Choisis par Duvivier, elle joue sa chance, mais ne se laisse pas endormir par des rêves de gloire :

— Je travaille pour entrer au Conservatoire. Mes professeurs sont Ledoux et Pierre Dux, de la Comédie-Française. Par une réussite au théâtre et au cinéma, j'aimerais pouvoir leur prouver le plaisir et l'avantage que je retire de leurs leçons.

— Comme nous passons dans une salle

CINÉMA

MARTIN Bon Cavalier jeune acteur indien tourne avec SHIRLEY TEMPLE



Martin « Bon Cavalier »

Le prochain film que nous verrons de Shirley Temple, *Susannah of the Mountain*, dont la traduction peut être *Suzanne la montagnarde*, nous permettra de faire la connaissance de Martin Good Rider, son partenaire, âgé de treize ans, qui, à ses côtés, débute au cinéma.

Martin Good Rider, c'est-à-dire Martin Bon Cavalier est issu d'une famille indienne. Pour les manifestations instinctives, aucun enfant d'Hollywood ne lui arrive à la cheville. Il chante, danse, se cabre, plaisante continuellement. La vie l'amuse et il n'accepte aucun avertissement de ceux qui l'ont éprouvé.

S'il n'était sous la continue surveillance du Révérend Egon Maleman, dès qu'il pénètre au studio, il se serait déjà vingt fois pendu ou électrocuté. Il est inquisiteur et incapable de mettre un frein à la satisfaction de sa curiosité.

A cheval, il a l'air d'un centaure. Il nage comme une truite dans les torrents de son Montana natal, fait du hockey comme un enragé et patine. Martin est bien le fils de ses ancêtres, les Blackfeet (Pieds Noirs) et ne connaît pas la peur. Si l'écran semble lui réserver des succès, il poursuivra dans cette voie. Sinon, il s'installera sans regrets au Montana. Little Bushy Head (Petite Tête Touffue) et la mère de Martin vivent dans une ferme où trois chevaux et dix-sept têtes de gros bétail offrent à leurs voisins le spectacle d'une aisance modérée.

Martin est le plus âgé des enfants. Viennent ensuite Marie-Louise, Rose-Joséphine et Erma-Françoise pour les filles, et un petit frère de six ans, Aloysius.

D'après le Révérend Père Maleman, notre futur jeune premier est exceptionnellement intelligent et apprend ses leçons facilement. Mais professeur et élève sont d'accord pour lui reconnaître peu de goût pour l'école qu'il fréquente par obligation depuis cinq ans et où il a déjà assimilé sept degrés du pro-

gramme. A cette allure, il espère en être débarrassé plus vite que ses camarades. Les enfants des familles indiennes n'ont pas le même sens des valeurs que les enfants blancs, et Martin est très capable d'appeler ses aînés et même ses parents par leur petit nom, sans vouloir le moins du monde leur manquer de respect, mais parce que c'est une anti-

habitude de son peuple. En un sens, il est plus « sophistiqué » que la plupart des gamins de treize ans. Il a vu naître et mourir. Ses parents n'ont jamais jugé utile de le laisser ignorer les manifestations de la nature. Parce qu'il n'a jamais senti trop vivement la morsure du froid, Martin se considère comme un gosse heureux, sien que la famille de « Petite Tête Touffue » n'ait jamais été assez fortunée pour trouver dans les jouets achetés dans les magasins, ce que les enfants à l'aise des villes considèrent comme une nécessité de l'existence.

Martin est né dans la ferme paternelle le 13 novembre 1923. Jamais il n'était sorti de son ambiance ou de l'école de la Mission avant d'être emmené à New-York, avec d'autres camarades, pour faire une démonstration du travail et des mœurs des Blackfeet (Pieds Noirs).

Ensuite, la smala fut conduite à la Nouvelle-Orléans pour le Congrès eucharistique de 1933 et ramenée au Montana, via New-York. On projetait le film de son exhibition en même temps qu'une production de Shirley. Un chasseur de talents nouveaux associa dans son esprit ce garçon qui éclipsait les autres et la petite vedette mondiale. Quelques jours plus tard, son mentor lui signala un contrat pour *Suzanne la montagnarde*.

Martin ne sait pas encore très exactement ce qu'il fera quand il aura grandi, mais il semble que sa vie ne doive pas être monotone.

Landsford, le rédacteur en chef des *News Herald*, a pour collaborateur Christy, jeune fille amie de Buckley, propriétaire du journal. Landsford, pour faire un reportage sensationnel, attaque violemment le millionnaire Dillingwell pour son égoïsme social, en même temps qu'il courtise sa fille Lorri, afin de surprendre sur Dillingwell quelque trait dont il tirera profit dans sa campagne.

Et bientôt Landsford et Lorri déclinent de se marier, tandis que Buckley se fiancera à Christy.

Au dernier moment, les deux mariages se feront, mais avec un changement de partenaire : Landsford et Christy, alors que Buckley s'unira à Lorri.

Cette comédie ne manque pas de qualités humoristiques et d'intérêt. Mais on ne peut s'empêcher de penser que ce chassé-croisé de fiancés dénote une conception assez frivole du mariage.

QUATRE AU PARADIS



Errol Flynn dans « Quatre au Paradis »

C'est le hasard qui conduit au succès

« C'est toujours le hasard qui conduit au succès », disait un auteur de théâtre, et il ajoutait : « Au début, le talent y est pour peu de chose ».

Cette boutade s'applique assez bien aux plus illustres vedettes de l'écran qui, certes, n'auraient pu manifester leur talent sans certains concours de circonstances ordinairement fâcheuses. Ainsi, Paul Muni aurait été violoniste, s'il n'avait eu le bout de dix années d'attente, brisé son violon dans un accès de colère. Son père, qui voulait faire de son fils un violon solo dans un grand orchestre, le renvoya et Paul tenta sa chance sur les pianos.

Pat O'Brien et Frederic March seraient clercs d'avoués. Dolores del Rio appartiendrait à la meilleure bourgeoisie de la ville haut perchée de Mexico. Elle irait aux offices et vivrait encore selon le rite de la vieille Espagne, si un metteur en scène, venant à passer, ne l'avait enlevée presque de force.

Kay Francis serait le modèle des secrétaires, si elle n'avait suivi pour s'amuser, une amie alors figurante dans un studio.

Joan Blondell tiendrait un petit restaurant dans un coin du Texas si celui-ci n'avait été fermé, faute de clients.

UN ENVOYÉ TRÈS SPÉCIAL

Deux firmes d'actualités concurrentes manœuvrent pour présenter des reportages sensationnels l'une avant l'autre. Les caméramen se voient mutuellement leurs films ou bien présentent des actualités truquées...

Cris, l'un des reporters, s'est épris d'Alma et part avec elle au centre de la jungle pour retrouver le frère d'Alma, aviateur tombé au pouvoir des Vaudous, tribu sanguinaire. Les concurrents tentent de filmer les premiers le sauvetage de l'aviateur prisonnier. Mais ils sont devancés par Criss, qui ramène des vues étonnantes du sauvetage.



Clark Gable et Myrna Loy dans « Un envoyé très spécial »

Une scène de « La grande inconnue »

Comme nous passons dans une salle